

*Fiction & Cie*

**Maryline Desbiolles**  
**Le Neveu d'Anchise**

*roman*



*Seuil*



LE NEVEU D'ANCHISE



*Fiction & Cie*



Maryline Desbiolles

LE NEVEU D'ANCHISE

*roman*

*Seuil*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-146520-4

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Je ne l'ai pas connu. Je l'ai vu peut-être une ou deux fois. Je me souviens seulement de la fois où nous lui avons rendu visite, ma mère et moi, c'était la fin de l'après-midi je crois, l'orage menaçait, nous nous tenions dans le champ près de son étendoir comme il ramassait à la hâte les draps qu'il avait mis à sécher, le vent s'était levé, le ciel semblait vert de rage, quand soudain les abeilles de son rucher en contre-haut nous avaient attaqués, ma mère et moi, avaient fondu sur nous, les cheveux de ma mère en étaient emplis, elle me criait sauve-toi sauve-toi, elle hurlait, elle faisait peur à voir, les cheveux vibronnant d'abeilles, hors d'elle, les yeux agrandis comme ceux d'un cheval, et lui riait, disait qu'il ne fallait pas bouger, pas nous affoler, que c'était l'orage qui excitait les abeilles, l'orage et nos mouvements désordonnés, il se tapait littéralement sur les cuisses, ne levait pas le petit doigt pour nous aider, extrayait négligemment de ses poches les abeilles qui s'y étaient engouffrées

et leur rendait la liberté comme s'il offrait des bonbons au vent, ni plus ni moins, il se moquait de nous, j'étais emberlificoté dans les draps qui claquaient en tous sens dans la bourrasque, et quand je réussis à m'en défaire, à me réfugier dans la maison, je compris que j'avais été piqué juste au-dessous de l'œil qui enfla démesurément dans les heures qui suivirent, je fus défiguré pendant deux ou trois jours, et ma mère dès lors refusa de jamais le voir, ce vieux con de boiteux, ce vieux fou, mon grand-oncle Anchise, l'apiculteur qui peu de temps après s'immola dans sa voiture à laquelle il avait mis le feu sur un chemin blanc de la colline. On a dit qu'il ne s'était jamais remis de la mort de sa toute jeune femme, près de soixante ans plus tôt, pendant la guerre, autant dire au Moyen Âge, en un temps immémorial, et moi qui n'avais pas cinq ans je l'imaginai dans les flammes comme auréolé de ses milliers d'abeilles, soulevé par elles, emporté dans le dais qu'elles composaient autour de lui, dans leur lumière aussi blonde que la femme d'Anchise, ma grand-mère me désigna le médaillon avec sa photo sur la tombe où Anchise fut enterré – le dais de lumière retombant comme un soufflé dans le trou de béton –, le médaillon avec la photo et au-dessous le nom et le prénom que tout le monde avait oublié, suivi de Blanche, le surnom qui disait bien plus l'extraordinaire de sa blondeur que la photo endommagée.







À perdre haleine je cours, j'entends battre mon cœur, j'entends battre mon sang, dans ma gorge, à mes tempes, de toutes mes forces je cours, je franchis les buissons, les herbes longues, je saute le plus haut que je peux, je crois qu'une fraction de seconde je suis suspendu dans les airs et qu'à force de sauts et de fractions de secondes je pourrais connaître l'apesanteur, voler, qui sait ? je grimpe les buttes, les talus, la colline comme un rien, comme si j'avais chaussé les bottes de sept lieues de l'enfance dont je ne suis pas encore tout à fait sorti, j'ai un goût de sang dans la bouche, un goût de joie aussi comme le corps fonctionne au doigt et à l'œil et que j'entends mon souffle, mon souffle de machine bien rodée, mes jambes me répondent, mes jambes me devancent, mes jambes de jeune homme, salut jeune homme, m'a dit l'autre jour le cantonnier qui soufflait des feuilles sur le bord de la route, salut jeune homme, m'a hurlé le cantonnier pour couvrir

le bruit de la souffleuse, je cours jusqu'à la maison d'Anchise qui ne l'est plus. Ni maison ni Anchise. Anchise est mort il y a un peu moins de dix ans et la maison vient d'être rasée. La maison où il m'est arrivé de jouer, seul, depuis ces deux poignées d'années, presque toute ma vie, où j'ai inventé des histoires et fureté sans rien chercher, où je me suis endormi parfois sur un vieux matelas qui traînait par là, où j'ai joué à Anchise, imitant le vieux con, sa claudication et le geste d'offrir des abeilles au vent, son rire moqueur, le peu que j'ai connu de lui. Je cours, je suis passé par la colline, pas par la route, je suis passé par la colline derrière chez nous afin de prendre à revers la maison d'Anchise, ce qu'il en reste – juste le nom, le nom peut-être pour moi seul –, afin de prendre à revers la maison d'Anchise et le chantier qui vient de commencer, les voir d'un peu haut. Le chantier qui vient de commencer et le boucan qui a d'emblée tout défoncé et jeté loin une poussière blanche et grasse qui s'est répandue partout comme la poisse. Aujourd'hui c'est dimanche et le chantier s'est tu, je cours par les buissons et les herbes longues couverts de poisse, de plus en plus couverts de poisse à mesure que j'avance et me rapproche et que le silence retrouvé prend à la gorge. À la mort d'Anchise, la maison était déjà en ruine, elle l'était de son vivant, elle prenait l'eau, s'éparpillait, Anchise ne réparait rien, plaçait des bidons sous les fuites, déplaçait les meubles,

même son lit sur lequel avait pissé le plafond, après moi le déluge, avec moi déjà le déluge, qui aurait pu éponger un déluge, relever la maison, qui en aurait eu envie ou simplement les moyens ? La famille l'a laissée tomber. La maison d'Anchise n'est à personne. Elle est pour de bon déshéritée, si on veut bien admettre que déshéritée signifie privée d'héritiers. Longtemps j'ai joué dans cet oubli, cet abandon. La maison d'Anchise n'était rien et rien a été rasé en deux coups de cuillère à pot. Je n'étais pas là pour le voir, le jour fatidique je suis allé au collège comme si de rien n'était, la maison d'Anchise je l'ai sacrément laissée tomber. Je n'étais pas là pour voir et, ce dimanche, je ne vois pas mieux, je longe la crête au-dessus du chantier, je cours toujours, la machine est lancée, et puis je me heurte au tas des grands pins d'Alep arrachés d'une pichenette par l'excavatrice, arrachés à l'aveugle, chutant sur les arbres restés debout et les entraînant dans leur chute, les voici péle-mêle, lamentables – furent-ils tantôt vraiment si hauts ? –, lamentables et parfumés, gorgés du parfum mélancolique des grands pins foudroyés, leurs branches pendent sur la falaise abrupte, dans le vide du chantier, dans le blanc, je n'arrive pas à voir, tout ce blanc qui m'éblouit et me prend à la gorge comme le silence retrouvé. Pas le blanc des draps ni celui de la tombe de mon grand-oncle, pas le blanc de la neige, sûrement pas, ni celui de l'écume des mers. Pas le blanc

des pétales blancs, pas le blanc de Blanche. Le blanc de la roche rongée jusqu'à l'os, mise à nu par le brise-roche dont la grosse trompe est pour lors affaissée mollement. Je devine le brise-roche, sa trompe, et tout en même temps le trait noir qui file à vive allure, éraflant l'immaculé du chantier, j'écarquille les yeux, je reconnais dans le trait noir le chien que ma tante vient d'acheter, il est tout jeune, tout feu tout flamme, il se sera échappé, il m'aura suivi, ma tante va être furieuse. Je le siffle. Le sifflement et la flèche du chien noir trouent le chantier blanc, le mausolée, une seconde. J'écarquille les yeux. La maison d'Anchise est laissée en blanc, ce blanc mauvais qui n'éblouit pas moins. Fracas de blanc. La maison, et le jardin que j'ai toujours connu en friche, les arceaux de fer d'une antique pergola émergeant de la broussaille et la vigne partout répandue. La maison, le jardin et ses alentours que j'ai toujours connus vagues, incertains pour n'être pas clôturés. Proprement illimités. Tout ce petit monde laissé en blanc comme laissé pour mort, débité en tranches, attendant d'être empli de béton afin que soient construits le local du gardien et les logements des conteneurs de la future déchetterie intercommunale.

La famille d'Anchise, nous, les descendants. J'ai toujours cru que plus que la famille nous étions les descendants d'Anchise, j'ai toujours cru que nous étions géographiquement ses descendants comme nous habitons sur le même bord de route mais plus bas. Plus bas, en descendant vers la ville, déjà plus près d'elle, déjà un autre monde, un monde comme il faut, pavillons, clôtures et faux gazon, même si entre eux tiennent tête quelques vestiges. Une fontaine hors d'usage, un cabanon, un pan de mur en pierre rongé jusqu'à la moelle. Anchise est en amont, en arrière, résistant de toutes ses forces à l'oubli, à l'oubli de sa jeune femme, morte il y a si longtemps, morte de tout temps, et sans enfant pour la lui rappeler. Bien plus que célibataire, veuf à vie. Si bien que ce sinistre mot de veuf finissait par se télescoper avec vif, par insinuer un veuf à vif aussi imprononçable qu'Anchise est infréquentable. Vieux con, vieux fou. De son vivant on ne se vantait



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021. N° 146517 (00000000)  
*Imprimé en France*